

ASIE ORIENTALE

# Nouvelles

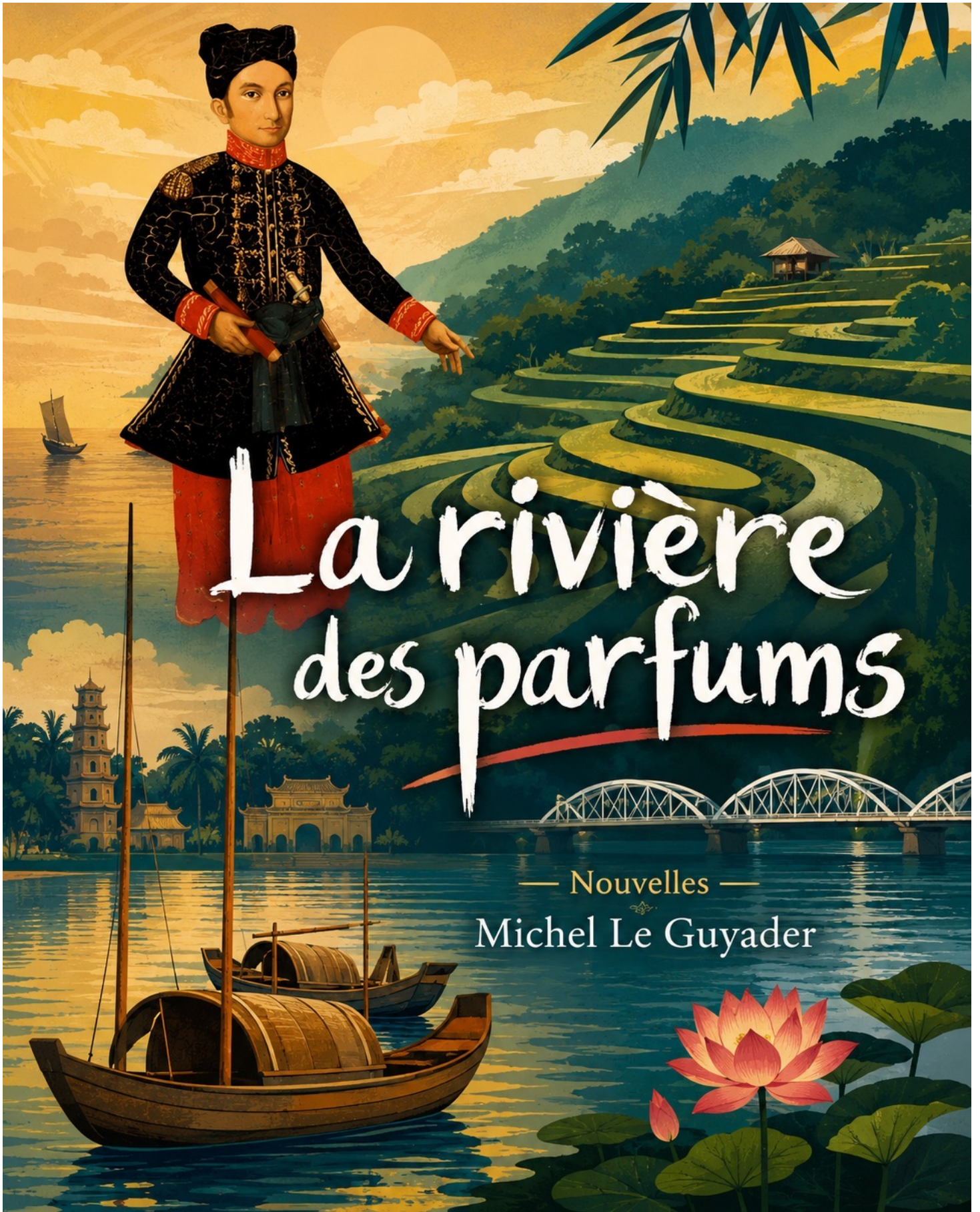
MICHEL LE GUYADER



# Asie orientale

Nouvelles

Michel Le Guyader



# La rivière des parfums

— Nouvelles —

Michel Le Guyader



# La Rivière des Parfums

**Nouvelle**

**Michel Le Guyader**

Réalisée dans le cadre d'un concours de nouvelles à l'initiative des Cahiers du nem sur le thème de l'Asie et l'eau. 2023



L'aube déploie ses lumières mordorées qui effleurent les roseaux et réchauffent lentement les toits de chaume du vilage de pêcheurs. Than se réveille engourdi, recroquevillé sur sa natte de bambou tressé, au fond de sa jonque, bercé par les vaguelettes de la rivière des Parfums. Il reste un moment immobile, les yeux fixés sur le ciel qui commence à s'illuminer.

Avant même de bouger, il pense à la dame blanche, Liễu Hạnh, déesse de l'eau et de la pluie et lui adresse sa prière silencieuse du matin. Qu'elle protège sa journée. Qu'elle conduise les poissons vers ses filets.

Une journée comme les autres l'attend. Il prend un bol de soupe au liseron d'eau, du riz gluant. Il fait une toilette furtive avec l'eau puisée la veille dans la rivière. Il prépare ses filets, avec les gestes précis d'un homme qui accomplit depuis l'enfance les mêmes tâches aux mêmes heures.

Le soleil brûle déjà sa peau. Les oiseaux virevoltent, froissent le silence. Sur les berges, les premières femmes en tunique pantalon et chapeau conique, viennent y laver leur linge, cueillir des liserons d'eau, des fleurs de lotus. Leurs voix aiguës, rapides, montent dans l'air chaud comme une musique à part entière, une mélodie hachée, tonique, que les six tons de la langue semblent multiplier à l'infini. La musique des conversations semble atteindre des octaves d'une fréquence suréminente et sa rapidité celle des pizzicati affolés sur les cordes de la cithare annamite.

Il se met à pêcher. Après, il ira vendre ses poissons, pour la plupart encore vivants, sur le marché de Hué.

Dans les rizières qui bordent le fleuve, les paysans courbent l'échine sans un mot. Seuls les « Nón lá » leurs chapeaux coniques et leurs nuques sombres émergent des pousses de riz.

Au loin, les clairons de la Cité Interdite résonnent. Ils insufflent un peu de vitalité à la langueur de ce matin de novembre.

## **II.**

Jean Baptiste mange en silence, savourant ce moment de paix. Il lui arrive encore, parfois, de penser au bol de lait de son enfance bretonne, aux crêpes que sa mère lui servait tous les matins. C'est un souvenir lointain, presque irréel, appartenant à un autre homme que celui qu'il est devenu.

Ho Thi Hue, récite la prière du matin. Les femmes catholiques de l'Annam sont particulièrement pieuses.

Son installation à Hué s'est opérée après ses glorieux faits de guerre qui ont consacré la victoire de Gia Long. Jean Baptiste Chaigneau du Baizy dit Nguyen Van Thang, marquis de de Than-duc, général de l'armée du centre, jouit de tous les avantages de sa fonction de grand mandarin. Il bénéficie du privilège particulier, de saluer tous les jours, son Empereur dans la Cité interdite, sans prosternation. Gia Long, en remerciement de ses services et en gage de sa profonde affection, a réduit la cérémonie à seulement cinq inclinations de la tête.

Il s'y prépare en revêtant le grand uniforme : tunique noire brodée à brandebourgs, fendue sur les côtés à la mode du pays, col rouge, épaulette unique en or, pantalon large de soie rouge, le même que portaient les hommes de la famille impériale. Il se coiffe de son turban noir dit à oreilles de chat.

Mais ce matin, quelque chose a changé dans l'air de Hué.

### III.

Les nuages arrivent depuis la côte, de Hôi An, passant rapidement du gris au brun sombre. Le vent se lève. La rivière des Parfums change de visage : ses vaguelettes du matin deviennent des lames nerveuses dont les crêtes écument. L'air devient pesant, suffocant. En quelques minutes, la ville impériale plonge dans une pénombre jaune et étrange. Les esprits de l'eau semblent se rebeller en renvoyant des éclairs de colère. La bataille de l'eau et du ciel a commencé.

Une chaleur humide plombe l'atmosphère. Nous sommes en novembre, c'est la pleine saison des moussons dans le centre d'Annam.

Les animaux l'ont senti avant les hommes. Les chiens hurlent sans raison. Les buffles refusent d'avancer. Les éléphants de la garde impériale trépigment et se balancent d'un pied sur l'autre. Dans le jardin de la résidence, les jardiniers regardent le ciel avec une anxiété muette. Les aréquiers, les manguiers, les frangipaniers se sont raidis. Les fleurs que les annamites chérissent particulièrement, sont très nombreuses dans les jardins. Elles se liguent en résistance.

Le parfum des roses, aglaés, pivoines, chrysanthèmes est sublimé par la chaleur et l'humidité ambiante, c'est leur transpiration. Elles exhalent pour exprimer leur peur. Dans la nouvelle pénombre qui s'écrase brusquement, la luminescence caractéristique et subtile des aglaés commence à poindre. La haie de bambou frémit, se balance et gémit. Le fossé intérieur du jardin se prépare à déborder.

Jean Baptiste renonce finalement à sa visite quotidienne au palais. Il se retire dans sa bibliothèque et s'abandonne à sa passion de la lecture, mâchonnant quelques feuilles de bétel. Il se plonge dans les enseignements de Confucius, traduits en « chũ quốc ngữ » par les scribes formés dans la tradition d'Alexandre de Rhodes.

Profondément catholique, il trouvait pourtant dans le confucianisme des échos familiers, l'importance de la famille, l'amour du prochain, la bienveillance envers les plus faibles. Ces préceptes n'étaient pas si éloignés de ce qu'on lui avait enseigné enfant, dans sa Bretagne

pluvieuse. Lors de son futur voyage à Hanoi, il compte bien faire une visite au temple de la littérature consacré au sage et philosophe.

Son épouse, Ho Thi Hue, elle, s'est mise à l'ouvrage. Elle distribue les ordres aux domestiques et aux cuisiniers, veille à la fermeture des volets, à la mise à l'abri des jarres et des nattes. Les planchers sur pilotis craquent et couinent, les poutres s'entrechoquent, les toits de tuiles cliquettent, crissent en geignant.

La maison se prépare à la tempête avec la même rigueur qu'une forteresse avant le siège.

Plus personne dehors, les animaux se sont terrés où ils semblent avoir trouvé le meilleur abri. Les humains, eux, se sont précipités dans les pailletes ou dans la maison du maître. Que faire, courber l'échine, attendre? Généralement c'est court, mais quelquefois, cela peut durer un ou deux jours. Le vent continue son tourbillon démoniaque, dévastateur.

#### **IV.**

Sur la rivière, Than a vu venir l'orage. Il connaît ces signes, la couleur de l'eau, l'agitation des oiseaux, l'odeur particulière de l'air avant la mousson. Il range ses filets en hâte, attache solidement la jonque au tronc le plus proche de la rive, et coure chez Hun Se, sa sœur, à quelques encablures de là. Il a réussi à tout ranger, à vendre ses poissons avant l'arrivée de la tornade.

Il arrive trempé, essoufflé, les cheveux plaqués sur le visage. Sa sœur l'accueille avec ce mélange de réprimande et de tendresse propre aux grandes sœurs. Un grand plat de riz gluant fume déjà sur la table. Elle a préparé un phở subtil et parfumé, avec du basilic frais et des tranches de viande finement coupées. Ils s'installent face à face, écoutant le vent qui commence à s'insinuer dans les interstices des fenêtres, de la porte qui frissonnent, communient dans un râle de douleur. Elles craignent de se désagréger. Elles vibrent. Elles résistent jusque dans le tréfonds de leurs nervures végétales qui gémissent et suintent la panique.

La pluie fouette tout ce qu'elle peut atteindre. Elle s'immisce dans la paille des toits, elle fouette les tuiles, elle roule sur le feuillage des arbres, elle cingle les pétales des fleurs qui ne tardent pas à rendre l'âme, elle éclate la terre qui n'en peut plus et qui refuse d'engorger autant de liquide.

Finalement, Ils mangent avec l'appétit de ceux qui savent qu'une longue attente les sépare du retour au calme.

L'inondation se déploie. Elle s'associe sournoisement avec le vent pour griffer, éventrer, blesser, salir, noyer.

La tornade a ronflé, hurlé toute la journée. À l'intérieur, Than et sa sœur parlent à voix basse, comme si le bruit de la tempête les avait rapprochés. Il lui parle de Hieu, la jeune

orpheline recueillie par son oncle et sa tante, avec qui il avait décidé de se marier avant le Têt. La bénédiction des familles a naturellement été octroyée aux futurs époux. Il décrit la paillote qu'il est en train de construire sur le terrain légué par leurs parents, juste à côté de celle de Hun Se. Le bassin qu'il a creusé, qu'il a tapissé de plants de lotus.

Le zodiaque a, bien sûr, été consulté et les augures sont bons. Ils passeront au temple pour être en accord avec les esprits du Dharma, la coutume selon les enseignements de Bouddha. Comme le veut la tradition, la couleur rouge dominera pour cette journée de fête. Hieu portera un áo dài pourpre et les enveloppes pour recueillir les dons, en liquide, seront rouges. Pour augurer de sa fertilité, la mariée sera portée jusqu'au temple, avec une ombrelle rubis ouverte au dessus de sa tête. Le soir, ils dormiront dans des draps flamboyants qui symbolisent le nouveau départ et la chance. La veille, au clair de lune, ils devront se peigner quatre fois, la première pour l'union du couple et ensuite pour l'harmonie, la fécondité et la descendance.

Hun Se l'écoute en souriant. Elle connaît son frère. Elle sait qu'il a déjà composé un Lục bát pour sa promise, il ne peut s'en empêcher. Il récite, tout le temps, ses poèmes à voix haute sur l'eau, entre deux lanciers de filet, croyant que personne ne l'entend.

- Celui du jour est pour la rivière, avoue-t-il en riant. Il ferme les yeux et récite :

*Rivière de Hue, aujourd'hui elle exhale  
les parfums de la fleur de lotus vermeille*

*Aujourd'hui elle s'enroule et elle inhale  
des effluves de lumière dorée du soleil.*



Afin de sublimer ce mariage, Than compte amener sa promise, faire une grande promenade en jonque sur la rivière des Parfums. Elle devra arborer dans sa longue chevelure de jais, une fleur de lotus qui représente, la progression spirituelle, le matérialisme, la pureté.

Au Pays du Dragon, le symbole est érigé en principe de vie. L'eau en est une composante majeure. Elle sert à la purification. Pendant le Têt, les pieds des statues de Bouddha sont arrosés copieusement et dans la rue, pendant plusieurs jours se déroule une bataille d'eau. Cette conjugaison d'aspects des spiritualités seront des gages de chance et de félicité pour Than.

Rivière des Parfums est un nom de légendes, plus romantiques les unes que les autres. Celle des écrivains, si elle fait moins appel à la mythologie, est la plus poétique. Elle raconte que « Les riverains du fleuve l'aimaient plus que tout. Un jour, ils firent bouillir une centaine de types de fleurs et en déversèrent le substrat dans la rivière, afin qu'elle puisse être parfumée à jamais... »

Pour lui, l'eau est son élément, son lieu de travail, son gagne-pain. Sa journée se passe sur l'eau, les poissons qu'il pêche sont les créatures de l'eau. Aux pays d'Annam, du Tonkin et de Cochinchine, le pêcheur comme la femme protégée du soleil par son chapeau conique, ramant sur un sampan et glissant sur l'eau, forment le décor idéal de l'estampe populaire.

Than voue une véritable passion aux dieux de la nature. Il sent en lui une médiumnité profonde, liée aux divinités de la pluie et du vent, personnifiées par Liễu Hạnh, appelée « la déesse mère de l'eau » ou la troisième dame, toujours vêtue de blanc. Elle est en réalité, la finalité de sa ligne de vie, puisqu'elle gouverne l'eau, la pluie, le vent et les poissons.

Le matin, quand il se réveille, avant même les préparatifs de sa journée de pêche, il imagine et pense à la dame blanche afin qu'elle le protège et favorise la félicité de sa journée et la prospérité de son travail. En fin d'après-midi, il va rendre visite à sa bien-aimée Hieu. Comme à chaque fois, il lui offre de magnifiques poissons du fleuve, pêchés à l'aide du filet de poisson volant. Il faut un geste sûr pour le manœuvrer. Dès qu'il se trouve en apesanteur, Il se produit un mirage de volutes dans lesquelles le soleil allume des petites ampoules de couleurs différentes qui rejaillissent en arc en-ciel dans la brume chaude qui remonte de l'eau.

Aujourd'hui, le cadeau sera un « ophiocéphale maculé » dont la robe présente de belles taches et zébrures d'argent. Un nom qui fait rêver. Son nom annamite "ca qua » est bien moins poétique pour les français de Hué.

Than et Hun Se, goûtent au repos, après cette journée survoltée. Il ne retournera pas à sa jonque ce soir. Il va profiter du confort, tout relatif, mais, ô combien rassurant, de la paillote familiale. Une belle natte, propice aux beaux rêves, attend son sommeil.

Than compte les jours qui le séparent de son mariage. L'impatience le dévore. Sa jolie paillote de torchis et de chaume, entourée d'un jardin éclatant de fleurs et bordée d'un bassin couvert de lotus, est prête à accueillir celle qu'il aime.

Pour le pêcheur de Hué, c'est une nouvelle vie qui s'annonce, une vie dont il rêve depuis longtemps et qu'il attend désormais avec un bonheur fébrile.

## V.

Le crépuscule apporte l'accalmie. La tempête se retire lentement, comme épuisée d'elle-même, vers les hauteurs des plateaux voisins. La rivière des Parfums reprend son souffle, ses eaux encore agitées mais déjà moins sombres. Les oiseaux reviennent les premiers. Puis les voix, au loin, dans les rues de Hué.

Dans la résidence de Jean Baptiste, la maison respire à nouveau. Les enfants, Michel Duc et Joseph, sortent de leur chambre avec l'excitation des jours d'orage enfin terminés. La famille se réunit au salon annamite, sol couvert de nattes et de coussins, murs ornés de calligraphies, pour la veillée du soir rituelle et cérémonieuse que les enfants adorent. Ho Thi Hue sert le thé au jasmin qu'elle a mis de côté pour les occasions particulières. Jean Baptiste raconte, comme il aime le faire, ses campagnes militaires, ses voyages, le détroit de Malacca, les escales à Macao, à Manille, à Saigon. Les enfants l'écoutent sans ciller, buvant chaque mot avec la même avidité qu'ils mettent à perfectionner leur français.

Ce soir-là, Jean Baptiste parle aussi de la France. De son projet de voyage. Il veut revoir la Bretagne, ses neveux, l'air de l'Atlantique. Mais il veut surtout s'éloigner des tensions qui

empoisonnent sa vie à la cour, les mandarins annamites jaloux de sa proximité avec Gia Long, les intrigues sourdes, les regards de côté. Il songe à proposer à l'Empereur une ambassade auprès du roi de France. Ce serait élégant, quitter Hué pour un motif d'État, et non par dépit.

La première fois que ses confrères annamites ont manifesté leur hostilité, c'est lors de la cérémonie des récompenses en sa faveur et de ses amis bretons, messieurs Barizy et Vannier.

C'est ce jour-là que Gia Long lui a offert le costume d'honneur, en guise de talisman porte-bonheur, lui enjoignant de le porter, tous les jours, lors des représentations à la cour. Les témoignages d'estime et d'affection étaient réguliers et fréquents entre Gia Long et le breton. Quand il reçut son brevet de grand mandarin, Gia Long avait précisé qu'il faisait partie, désormais, de sa famille et qu'il porterait le nom royal de N'guyen.

Ho Thi Hue l'écoute sans rien dire. Elle verse le thé, remplit les bols, veille sur les enfants. Elle connaît ces projets depuis longtemps. Elle sait aussi, avec cette certitude tranquille des femmes qui voient les choses clairement, que la rivière des Parfums lui manquerait s'ils partent. Que nulle eau en France ne ressemblerait à celle-ci.

## VI.

Les semaines suivantes, Jean Baptiste obtint de Gia Long le droit de voyager. Le départ fut fixé pour la saison sèche. Il partirait avec sa famille entière, ainsi que son ami et beau-frère Philippe Vannier, lui aussi breton de naissance et mandarin lui-aussi.

Ce n'était pas la première fois qu'une telle requête lui était présentée. La première fois, Gia Long avait su déjouer ses intentions de départ. Pour le retenir à ses côtés, il lui avait offert pour épouse Benoîte Ho Thi Hue, une jeune Annamite issue d'une noble famille de la cour et, circonstance essentielle, de confession catholique. Tout semblait la destiner à cette union. Sa grâce et sa beauté achevèrent de dissiper les dernières hésitations de celui que l'empereur tenait à conserver auprès de lui.

Le mariage est célébré dans l'église de Tho Duc, au cœur de Hué, par Monseigneur Larbalette. Cet imposant édifice, dont les dimensions évoquent celles d'une cathédrale, se distingue par sa façade de briques rouges dominée par une haute flèche centrale, encadrée symétriquement par deux clochers plus modestes.

La cérémonie revêt un caractère particulier puisqu'il s'agit d'un double mariage. Le même jour, son ami et compatriote breton, Philippe Vannier, épouse Magdeleine Dong Sen, la sœur de Ho Thi Hue.

Bien que converties au christianisme, les familles annamites demeurent profondément attachées au culte des ancêtres. Dans chaque demeure, un autel familial occupe une place d'honneur. Aussi, avant la cérémonie religieuse, la famille des mariées accomplit les rites traditionnels : elle fait brûler de l'encens et dépose dans une corbeille des offrandes

composées de fruits, de riz et de monnaie votive. Ces présents symboliques seront consommés lors des célébrations du Têt afin d'être transmis aux ancêtres dans l'au-delà.

Puis le cortège se met en marche et progresse à pied en une longue procession jusqu'à l'église. Selon la coutume, les jeunes mariées prennent place dans de somptueux pousse-pousse de cérémonie richement décorés, symbole de fécondité et de prospérité pour le futur foyer. La tradition semble d'ailleurs avoir porté ses fruits : l'une donnera naissance à onze enfants, tandis que l'autre sera mère de six enfants.

Les jeunes femmes portent un áo dài traditionnel de couleur grenat, composé de plusieurs pans flottants. Quant aux deux Bretons, ils se sont pliés avec bonne grâce aux usages locaux en revêtant l'áo dài masculin, d'un élégant bleu azur, porté sur un pantalon de soie blanche. Un turban assorti couvre leurs cheveux relevés en chignon, complétant ainsi leur tenue de cérémonie.

La célébration est une véritable fête où se mêlent harmonieusement traditions annamites et bretonnes.

Laurent Barizy, l'ami venu de Groix, enchante les convives par un concert de biniou accompagné de chants bretons, avant de les entraîner dans une gavotte endiablée. Loin d'en être déconcertés, les invités annamites y retrouvent des formes familières de leur propre culture. Eux aussi pratiquaient des danses collectives en file, plus lentes et plus fluides, où les danseurs évoluent les uns derrière les autres. La grâce des mouvements des bras et des mains ajoutait à ces évolutions une élégance particulièrement appréciée.

Le banquet s'achève par une profusion de douceurs : des boules de riz gluant parfumées au lait de coco côtoient, Bretagne oblige, des biscuits sablés appelés « Lorientais », reconnaissables à leur forme quadrangulaire. Pour couronner le repas, les convives dégustent un remarquable chouchou. Cet hydromel produit sur place doit son caractère exceptionnel à la richesse des pollens butinés parmi les innombrables fleurs de la région, qui lui confèrent des arômes subtils et incomparables.

En fin d'après-midi, les jeunes époux se rendent à la citadelle royale afin de présenter leurs hommages à l'empereur et de le remercier. Selon l'étiquette de la cour, ils le saluent avec toute la déférence due à son rang.

Pour rejoindre la résidence impériale, ils doivent franchir le canal des remparts en empruntant le pont rouge, semblable à celui du lac de l'Épée à Hanoï. Sous leurs pas, le bois peint semble vibrer au-dessus de l'eau calme. De part et d'autre, de majestueux flamboyants dressent leurs ramures en flammes végétales, embrasant le paysage de milliers de fleurs vermillon. Leur éclat presque irréel enveloppe le cortège d'une lumière ardente, comme si la nature elle-même célébrait l'union, en parfaite résonance avec la symbolique du mariage annamite.

En route pour Tourane !

Jean-Baptiste a enfin obtenu le quitus de son roi et empereur pour entreprendre le voyage vers la France. L'autorisation est accordée pour deux années d'absence. Il part accompagné de toute sa famille. Son ami et beau-frère, Philippe Vannier, prend également part à l'expédition avec son épouse et leurs enfants.

Ils ont affrété une grande jonque noble qui glisse lentement sur la rivière des Parfums jusqu'au lagon de Giam Lang, avant de gagner la haute mer en direction du port de Tourane.

Durant la traversée, ils longent les paysages enchanteurs du centre de l'Annam et s'abandonnent, comme en croisière d'agrément, à la douceur du voyage. Pendant deux jours entiers, la navigation les porte entre excitation et émotion contenue : le retour tant attendu en Europe pour les deux Bretons se mêle à l'immense aventure que représente ce départ pour leurs familles.

Ce lent déplacement sur l'eau leur offre le privilège de contempler une nature luxuriante, véritable tableau vivant. Les paysages se déploient en un patchwork de verts infinis, du plus pâle au plus profond. Sur les hauteurs, le vert tendre des champs de thé contraste avec les nuances amande, chartreuse et citron des rizières miroitant sous la lumière, comme autant de lanternes mouvantes. Plus près des berges, les acorus d'un vert impérial effleurent le courant de leurs longues tiges, comme s'ils y pêchaient délicatement. C'est une palette d'une richesse inouïe, une symphonie visuelle en perpétuel mouvement.

Ils traversent des villages de plus en plus beaux, aux toits de chaume, aux pagodes colorées et aux tuiles orangées. Les chants qui s'élèvent des rizières les accompagnent, mêlant les voix aiguës des femmes aux timbres plus graves des hommes dans une harmonie ample et chaleureuse, véritable chœur à ciel ouvert.

Les haltes sont aussi l'occasion d'un autre voyage, celui des saveurs. Ils dégustent avec gourmandise les mets annamites : phở fumant, poisson grillé sur lit d'aneth, pâtes de riz au porc, rouleaux de printemps, riz gluant, nems frits, gâteaux de riz farcis dans leurs feuilles de dong. Cette profusion de goûts les ancre encore un temps dans la culture de leur cher pays d'Annam, avant le départ qui les en éloignera.

Lorsqu'ils atteignent le premier lagon, ils pressentent que leur voyage bascule dans une autre dimension. Il leur reste encore une journée de navigation, à glisser de lagon en lagon avant de gagner Càu Hai. Ce vaste lac marin, aux accents exotiques, les émerveille. Ses rivages bordés de plages de sable blanc sont ponctués de palmiers qui semblent saluer les voyageurs.

Puis, en navigant vers le sud, ils contournent le cap Mũi Châm Mây Đông, effleurent l'île de Son Chà, avant de faire leur entrée, presque triomphale, dans la superbe et immense baie de Tourane. Au loin se dessinent les majestueuses montagnes de marbre.

Ils parcourent les derniers milles avec une fébrilité grandissante, puis accostent sur les quais du port, fourmillant de coolies s'activant dans tous les sens. Les uns ploient sous de lourds sacs posés sur leurs épaules frêles, tandis que d'autres manœuvrent de grandes brouettes à bras.

Un vacarme incommensurable ondule jusqu'aux voyageurs, porté par un vent de terre brûlant. Il s'écrase sur les navires au mouillage, les enveloppe d'un halo enivrant qui se mêle au vertige du roulis.

Tous les enfants sont en liesse. Ils n'ont encore jamais vu la mer. Quelle découverte, quelles sensations ! Le mouvement incessant des vagues, les couleurs changeantes de l'eau, du bleu au vert et à l'or sous le soleil, les odeurs iodées des algues, le goût salé des embruns : tout cela constitue pour eux un émerveillement total. Ils s'amusent de la danse ininterrompue des mouettes et des goélands, s'étonnent des découpes de la côte, des silhouettes étranges et parfois inquiétantes des rochers. Ils observent aussi l'agitation des chaloupes de pêche, assaillies par des nuées d'oiseaux marins.

Les deux navires, le « Henri » et le « Larose », sont déjà au mouillage. Avant l'embarquement, ils sont accueillis par le capitaine Rey. Les trois-mâts prendront la mer ensemble.

Les nombreuses malles sont hissées sur le pont puis descendues dans la cale. Le « Henri » devient leur nouvelle maison flottante, les emportant à travers mers et océans dont les noms seuls suffisent à nourrir leur imagination.

La grande traversée est fixée à l'aube prochaine. Tous frémissent d'excitation à l'idée de partir à la découverte d'un monde nouveau. Ils savent pourtant qu'ils s'embarquent pour trois mois de petites épreuves : mal de mer, inconforts et désagréments sanitaires inévitables. Mais ils seront aussi ceux d'un bonheur rare, celui d'être réunis en famille, sans discontinuer. Trois mois durant lesquels les deux compagnons auront le temps de peaufiner leur mission d'ambassade auprès de la cour du roi de France, et d'anticiper les évolutions qu'ils retrouveront à leur retour dans leurs relations familiales, amicales et dans la vie locale.

Les premiers jours, ils longent la mer de Chine, au large des côtes, non loin des îles Paracels, avant de mettre le cap sur leur première escale : le port de Saïgon. Jean-Baptiste et Philippe le connaissent bien ; ils y ont fait leurs premières expériences en Cochinchine, à la fois commerciales et militaires.

Après avoir franchi le cap Saint-Jacques, ils s'engagent dans la rivière où ils retrouvent, presque avec surprise, des paysages semblables à ceux qu'ils viennent de quitter entre Hué et les lagons. Depuis la mangrove, les sampans des vendeurs de nourriture glissent comme des serpents, venant effleurer la coque du navire. Les marchands interpellent les voyageurs, leur proposant fruits, galettes de riz et autres provisions.

Quelques jours passés à terre leur offrent un répit bienvenu : repos, visite de la mission catholique.

Mais au moment de reprendre la mer, ils essuient une violente tempête au large de Bornéo. Des vagues démesurées s'abattent sur la coque, submergent le pont bientôt recouvert d'une écume épaisse et glacée. Tous les passagers se terrent dans les cabines. Peurs, malaises et désarroi deviennent le quotidien du bord.

Pendant deux jours de tourmente, le moral des deux familles est mis à rude épreuve. L'appétit disparaît, le sommeil devient leur seul refuge face à la violence de la mer.

Ils ne retrouvent véritablement leur souffle qu'en franchissant le détroit de Malacca.

Cap ensuite sur les îles Andaman, puis sur Pondichéry, cette petite enclave française au cœur du pays tamoul, ancien comptoir de la Compagnie des Indes si étroitement liée à Lorient. Ils y croisent quelques Bretons, parfois originaires du Faouëdic, qui, comme eux, ont quitté leur terre natale en quête d'aventure. La Ville Blanche a perdu ses remparts, emportés par les vicissitudes de l'histoire et le passage des Anglais. Pourtant, les voyageurs bretons-annamites sont rassurés : l'architecture a conservé son âme française et s'épanouit harmonieusement au milieu des quartiers tamouls, dans un élégant décor colonial.

Cette parenthèse presque touristique, riche de découvertes et de promesses culturelles, redonne courage et enthousiasme à l'équipage. Ils reprennent la mer pour la dernière étape de leur voyage, encore longue cependant, dans une parfaite communion de cœur et d'esprit.

Après avoir laissé les côtes verdoyantes de Ceylan à bâbord et celles du Kerala à tribord, puis traversé le détroit de Palk, les navires s'élancent sur l'immensité de l'océan Indien. Ils aperçoivent au loin quelques bâtiments de pirates au large de la Somalie, mais les distancent sans grande difficulté. Une escale de ravitaillement à Madagascar leur permet ensuite de refaire leurs provisions.

Le voyage se poursuit sans encombre : ils doublent le cap de Bonne-Espérance, remontent les côtes africaines, franchissent le détroit de Gibraltar, puis gagnent la Méditerranée. Là, ils longent les rivages andalous et croisent au large des îles Baléares, tandis que la France se rapproche enfin de jour en jour.

Enfin, la silhouette blanche de Marseille se dessine à l'horizon, puis se révèle dans toute sa splendeur. Pour les enfants Chaigneau et Vannier, l'arrivée constitue une véritable leçon de géographie grandeur nature, après des mois passés à parcourir mers et océans.

Parmi eux, Michel Duc, le fils aîné, a tenu un journal tout au long du voyage. Il y note ses observations avec une minutie d'intellectuel en herbe, les couleurs de l'océan Indien, les espèces d'oiseaux aperçues au large de Madagascar, les us et coutumes de chaque escale. Jean Baptiste découvre ces pages le soir dans sa cabine et cela le fait sourire. Ce garçon-là ira loin.

À Lorient, il installe sa famille cours de la Bôve, dans un appartement qu'il avait soigneusement acquis par l'entremise d'un notaire local. La ville lui apparaît à la fois familière et profondément étrangère, comme si elle avait conservé ses contours mais changé de substance en son absence.

Il y retrouve pourtant des repères anciens, presque intacts en apparence : l'odeur iodée du port, les cris des mouettes portés par le vent, le granit humide sous la pluie fine, la chaleur rassurante du pain sortant des boulangeries. Tout semble identique, et pourtant rien ne l'est

vraiment. Ces sensations, autrefois évidentes, lui parviennent désormais comme assourdies, venues de loin, filtrées par le temps, l'exil et les détours de sa vie asiatique.

Il avance dans ces rues comme on traverse un souvenir qui ne vous reconnaît plus.

Quelque chose, en lui, a changé de place, sans qu'il puisse dire quand ni comment. Il ne se sent plus tout à fait breton, pas davantage complètement annamite. Les deux mondes ne s'excluent pas, mais ils ne s'additionnent pas non plus : ils se superposent sans jamais coïncider.

Entre ces deux rives de sa vie, il demeure suspendu, comme un homme réduit à n'être qu'un passage entre deux mondes plutôt qu'une origine enracinée, traversé par l'un et par l'autre sans pouvoir se fixer pleinement dans aucun.

## VII.

Jean-Baptiste Chaigneau est déjà parti depuis de longs mois lorsque les forces de Gia Long commencent à l'abandonner. Le vieil empereur se meurt. Bientôt, son fils Minh Mạng lui succédera sur le trône.

Au milieu des souffrances de l'agonie, une inquiétude plus profonde encore le tourmente. Il connaît le caractère inflexible de son héritier et pressent les difficultés à venir. La paix qu'il avait patiemment rétablie dans le royaume risque de se fissurer. Les relations avec les communautés étrangères, qu'il avait su ménager, se dégraderont sans doute. Quant aux catholiques annamites, il redoute qu'ils aient à subir des temps plus difficiles.

Conscient de ce qui l'attend après sa disparition, il veille à faire consigner ses dernières volontés dans un testament comprenant de nombreux articles. Deux d'entre eux concernent tout particulièrement les religions pratiquées dans l'Empire. Le premier ordonne que soit assurée la garde et l'entretien du tombeau de Monseigneur d'Adran. Le second exprime son souhait de voir protégés tous les cultes alors en vigueur dans son royaume.

Après plusieurs jours d'une lente agonie, l'empereur rend finalement son dernier souffle. Quelques mois plus tard, de grandioses funérailles sont célébrées en son honneur, selon le cérémonial impérial, tandis que s'ouvre une nouvelle page de l'histoire du Vietnam.

Chaigneau, Vannier et leurs familles reviennent, finalement, au pays d'Annam, après leur séjour en France, pour quelques années seulement.

Minh Mang de fils de Gia Long, lui succède. Le nouveau monarque n'aime pas les étrangers. Il les supporte. Influencé par les mandarins annamites qui ont longtemps rongé leur frein, il fait savoir aux deux Bretons qu'ils ne sont plus les bienvenus.

Un émissaire royal se présente un matin à la porte de Jean Baptiste. Il porte un plateau laqué. Sur ce plateau reposent deux objets : un lacet de soie et une maquette de navire. Jean

Baptiste contemple le plateau un long moment sans rien dire. Il n'y a rien à dire. La signification est sans ambiguïté, la mort, ou l'exil. Il choisit l'exil.

Il vend ses biens, fait ses adieux à ceux qui osent encore les accepter, et repart avec sa famille. Ho Thi Hue meurt peu après leur retour en Annam, sur sa terre natale, consumée par une fièvre que les médecins ne surent pas nommer. Elle repose dans le cimetière catholique de Phũ Cam, à quelques pas de la rivière qu'elle aimait.

## VIII.

Ce matin-là, Than remonte ses filets quand il voit passer, sur la rivière, une grande jonque chargée de malles et de caisses. À la proue, un homme en tunique sombre regarde s'éloigner la rive. Son visage est celui d'un étranger, mais son regard, ce regard-là, est celui de quelqu'un qui laisse derrière lui quelque chose qu'il ne retrouvera plus.

Leurs yeux ne se croisent pas. Le pêcheur ne sut jamais que cet homme avait porté le nom royal de N'guyen, ni qu'il avait combattu pour ce pays avec plus de ferveur que bien des hommes qui y étaient nés. Il ne sait pas non plus que sa femme dort pour toujours dans la terre de Phũ Cam, à une lieue d'ici.

Than regarde la jonque s'évanouir dans la brume du matin. Puis il replonge ses filets dans l'eau verte et parfumée, et reprend son geste coutumier, patient, immuable, le même qu'hier, le même que demain.

La rivière des Parfums coule, indifférente et belle. Depuis des siècles, elle glisse entre les collines verdoyantes, longe les pagodes, les tombeaux impériaux et les villages de pêcheurs sans jamais interrompre sa course. Ses eaux reflètent tour à tour les ors de l'aube, les lourdes chaleurs du midi et les teintes pourpres du crépuscule.

Elle a vu naître des dynasties, défiler des armées, s'élever des palais et s'effondrer des royaumes. Elle a porté les jonques des marchands, les embarcations des pêcheurs et les barges chargées des fastes de la cour impériale. Elle a entendu les chants des bonzes, les prières des missionnaires, les ordres des mandarins et les confidences des amoureux.

Et lorsque les noms des puissants se seront effacés de la mémoire des hommes, lorsque les palais eux-mêmes auront été gagnés par le temps, la rivière des Parfums poursuivra encore sa route vers la mer, indifférente et belle, gardienne éternelle des souvenirs de l'Annam.

# Pérégrinations d'un Breton en Malaisie au XXI<sup>e</sup> siècle.

Nouvelle.

Michel Le Guyader

# **Pérégrinations d'un Breton en Malaisie au XXIe siècle**

**Nouvelle**

**Michel Le Guyader**

J'ai le goût du voyage. J'ai la passion du voyage. J'ai le goût de l'Asie. J'ai la passion de l'Asie. J'ai aussi le goût de la Malaisie.

Ma première surprise, en posant le pied à l'aéroport de Kuala Lumpur, ce sont les sourires, des sourires larges, spontanés, qui font oublier d'un coup les quinze heures de vol. Puis vient le choc de l'air libre : la touffeur vous enveloppe, vous brûle, et avec elle monte un mélange d'exhalaisons d'épices et d'herbes chaudes que la moiteur ambiante intensifie jusqu'à l'envoûtement.

L'approche de la ville est saisissante. On traverse une alternance de maraîchages, de palmeraies et de quartiers résidentiels avant de déboucher sur un paysage qui semble appartenir au XXIII<sup>e</sup> siècle. Mais avant d'atteindre les tours ultramodernes, on se perd dans les dédales de Little India, où le Tamil et l'époque coloniale se superposent dans un même tableau. Les parfums de curcuma, cardamome, gingembre, cumin et cannelle y forment un bouquet que le nez le plus exercé peinerait à démêler.

Dans ce que l'on appelle le triangle d'or, les tours Petronas scintillent, dominant la ville avec une insolente souveraineté. L'anachronisme vestimentaire des passants qui circulent à leurs pieds distille un charme étrange, presque irréel, à cet ensemble urbain.

À Bukit Bintang, l'Asie reprend ses droits. Odeurs, rumeurs et animations plongent dans un univers multiculturel qui séduit autant qu'il déroute. La food street déploie ses cuisines thaïes, malaises, indiennes et chinoises comme une invitation au voyage dans le voyage. On se laisse noyer, avec délectation, dans ce tourbillon de sensations. La Malaisie vous inocule son identité singulière, et cette fièvre, une fois contractée, ne vous quitte plus.

Je me faufile dans les rues populaires, régaland mes yeux des gesticulations des vendeurs ambulants, des étals de fruits exotiques et d'épices multicolores, des restaurants ouverts sur la chaussée, des marchands de batiks flamboyants.

Je repars ensuite vers le monde indien, en direction des grottes de Batu. La montée est raide, éprouvante. Une troupe de macaques crabiers, quémandeurs et insistants, escorte mon ascension tandis que la sueur trempe ma chemise. Murugan, le dieu hindou de la guerre, rutilant d'or, semble observer mon incrédulité spirituelle depuis son piédestal. Les 272 marches me narguent, mais ma détermination l'emporte. J'arrive en haut, exténué, brûlant, trempé, et pleinement satisfait. La grotte cathédrale offre une fraîcheur bienfaisante. Les différents espaces dédiées aux divinités hindous s'offrent à moi en havres de repos et de méditation.

Un jet de lumière divine jaillit du plafond et illumine le temple naturel

À la descente, le regard embrasse une belle vue sur la ville.

*I love KL*, le slogan qui borde la place de la Merdeka, place de l'Indépendance, que je m'approprie aussitôt. Elle porte en elle un double symbole, presque antinomique : l'indépendance et la colonie. Sa pelouse verte et rase, digne d'un terrain de cricket, cernée de bâtiments coloniaux intacts, fait momentanément oublier qu'on est en Asie.

À deux pas, Chinatown offre un contraste saisissant. Des lanternes rouges et jaunes parent toutes les rues, rappelant que Kuala Lumpur fut d'abord une ville chinoise. Temples bouddhistes resplendissants, marché couvert de Petaling Street, ruelles marchandes animées : on plonge dans l'univers de l'Empire du Milieu, baigné de senteurs d'encens et d'épices mêlées. La note discordante et magnifique, de ce quartier, c'est le temple hindou Sri Mahamariamman, dont la tour Gopuram explose d'or et de couleurs. Une présence hindoue au cœur du Chinatown : la Malaisie en un seul symbole.

Un taxi me conduit à Putrajaya, l'autre capitale, administrative celle-là, là où Kuala Lumpur est la capitale économique. Sous une pluie battante, la ville moderne se dévoile. Une grande mosquée de style mauresque émerge du lac Putrajaya et s'y reflète, composant un décor qui tient du conte oriental revisité par le XXI<sup>e</sup> siècle.

Je rêve de suivre les traces d'Henri Fauconnier, ma première référence littéraire sur le thème de la Malaisie, sur les bords de la rivière Selangor, de voir le spectacle des lucioles danser sur l'eau avant que la rivière n'atteigne la mer. Cette fois, je me contenterai du fantasme du lecteur.

Après une heure de vol, j'arrive sur l'île de Penang. Le nom de Tan Twan Eng, natif des lieux, me revient immédiatement : ses romans m'avaient préparé à ce voyage bien avant que je ne le fasse. George Town, ville portuaire, m'apparaît d'emblée coloniale et profondément chinoise, au point qu'on en oublierait presque la Malaisie. Je file vers la fameuse maison bleue, attraction incontournable du quartier historique. Elle est désormais un hôtel, ce qui constitue peut-être la note moins enchantée de la visite, mais cela signifie aussi qu'elle continue de vivre. Sa teinte, sans atteindre le bleu Majorelle, confère à cette demeure élégante un charme tout particulier. Je cherche des traces françaises : je sais, pour avoir lu les travaux de Serge, historien fin connaisseur de la péninsule, que nous y avons laissé quelques empreintes. L'institution Saint-Xavier fut dirigée par les Frères des Écoles chrétiennes, et la France faillit même coloniser l'île en 1796.

Monkey Beach est l'occasion de renouer avec la nature. Une belle randonnée à travers la jungle, dans un sauna permanent, avant de déboucher sur une plage de sable fin qui fait office de tapis rouge avant le plaisir de l'eau, chaude en réalité, mais rafraîchissante dans l'état où l'on arrive.

Je cède une nouvelle fois à mes habitudes : les livres sont mes bibles initiatiques, mes rituels de voyage. Tash Aw, à travers *La Carte du monde invisible* et le *tristement célèbre Johnny Lim*, m'a guidé vers la réalité du monde malaisien, sa diversité multiculturelle. Ses personnages sont des portraits-modèles : la psychologie des hommes, le socle religieux, les interactions entre ethnies, autant de clés pour saisir l'essence d'une société dont la richesse tient précisément à la complexité de ses composantes.

C'est avec un esprit d'ethnologue et d'explorateur que je m'envole vers Bornéo.

*Un Breton chez les coupeurs de têtes*, voilà qui ferait un beau titre de roman. Depuis Kuching, je vais onduler à travers la jungle et les mangroves jusqu'à Kota Kinabalu. Les noms de Sarawak et de Sabah évoquent les aventures de Sandokan, le Tigre de Mompracem, telles que les a narrées Emilio Salgari. Le Sarawak a connu un épisode singulier de son histoire : il fut gouverné par un rajah blanc, l'Anglais James Brooke. Un chapitre douloureux pour les populations indigènes, que le regard occidental a parfois romantisé à tort.

Kuching, la capitale, est une métropole aux visages multiples. La modernité y coexiste avec une identité autochtone et coloniale très présente. Les rives du fleuve Sarawak qui divise la ville aux chats, débordent d'activités : boutiques d'artisanat, vendeurs de batik, ports de pêche et de commerce. La balade « orangutanesque » dans le parc national reste un excellent souvenir ; les longhouses du parc culturel donnent envie d'aller en chercher d'autres, dans les villages de la jungle. C'est un habitat original, collectif et varié. Chaque tribu, chaque ethnie possède sa propre marque architecturale.

L'accueil envahissant, bruyant, des macaques en quête de nourriture n'est pas très chaleureux ni rassurant. Ils montent, ils descendent, sans cesse, sur les arbres, sur les toits, sur les terrasses des maisons communautaires. Ils poussent des petits cris stridents, ils nous appellent, tentent un rapprochement apeuré.

La route vers Miri, dernière ville du Sarawak avant le sultanat de Brunei, serpente entre mer et jungle. La mystérieuse mangrove entre Sarikei et Sibu éveille des échos littéraires, notamment la traversée des sangliers de Guixing Zhang, et l'évocation des guerres tribales et des combats contre les mercenaires du rajah blanc. L'environnement est si riche, si surprenant, si grisant pour mon esprit occidental que toute apnée cognitive devient impossible.

Une halte buffet sur les bords de mer, au milieu de nulle part, prend des allures d'aventure. Dans un grand aquarium nagent des poissons de la mer de Chine du Sud. Je choisis un poisson-empereur, cuisiné à l'eau, assaisonné au poivre du Sarawak, servi avec du riz et une savoureuse sauce verte. Les saveurs se marient parfaitement aux impressions que procurent le lieu et la région. Une symbiose géo-culinaire qui me fait momentanément perdre le fil du réel.

Miri, première ville de la Malaisie insulaire que j'aie visitée, n'enflamme pas l'imagination : c'est avant tout une cité pétrolière, porte d'entrée du sultanat de Brunei et du Sabah.

Kota Kinabalu m'accueille au terme d'une longue route. Un soleil radieux illumine la baie, dotant le bleu turquoise de la mer de reflets dorés. Au large, les îles forment un bouclier naturel. En se retournant, on devine au loin les formes altières du mont Kinabalu, que le Breton explorateur n'escaladera pas, son univers naturel étant résolument la mer et la campagne.

Le retour via Singapour permet de rejoindre Johor, puis de remonter vers Malacca. Passé le Johor Causeway, Johor Bahru apparaît comme une ville moderne à l'image de sa voisine singapourienne.

Je garde toute mon énergie pour Malacca, étape ultime de cette aventure. Serge, l'homme au canotier blanc, gardien de l'histoire locale, m'y attend. La visite s'impose. Malacca est un pivot de la civilisation de la péninsule : le port qui a donné son nom au célèbre détroit ; le port qui a accueilli Portugais, Hollandais et Britanniques ; le port autour duquel se sont fixés Chinois et Indiens ; le port enfin par lequel l'islam a pénétré l'ensemble des sultanats malais. De tous les Occidentaux qui ont façonné son histoire, les Portugais ont laissé la trace la plus visible : vestiges de la vieille ville, empreintes linguistiques, traditions culturelles persistantes.

Pour parcourir les quartiers, je loue un cyclo-pousse, légèrement kitsch mais exotique, et surtout rafraîchissant dans cette chaleur. Confortablement installé, je feuillette les pages du livre illustré de Malacca : la porte du vieux fort, le palais des Sultans, les ruines de l'église portugaise, le Chinatown où vit mon ami Serge.

Le nombre de pages force l'admiration, et chacune appellerait à elle seule une lecture lente, méticuleuse, presque recueillie. Il y a dans cet ouvrage une générosité rare, celle de l'auteur qui ne survole jamais, qui s'attarde, qui creuse, convaincu que chaque détail mérite d'être éclairé, pesé, offert au lecteur avec soin. Je le referme pourtant, non sans une légère résistance, et cède finalement à l'appel des quais de la rivière. M'offrir une parenthèse de douceur dans l'un des nombreux bars qui les bordent me semble soudain une nécessité, presque un prolongement naturel de cette lecture, car à Malacca, la ville elle-même est un livre ouvert, et ses terrasses en sont les marges.

J'ai séjourné à maintes reprises à Malacca, et chaque visite a ravivé en moi une même exaltation, intacte, comme si le temps n'avait pas d'emprise sur l'émerveillement qu'elle suscite. Il y a des villes que l'on consomme, que l'on coche sur une liste, et il y a celles que l'on habite de l'intérieur, même brièvement, même en passant. Malacca est de celles-là. Ma sensibilité littéraire y trouve une matière inépuisable dans ses ruelles chargées de récits, ses façades qui semblent murmurer des mémoires oubliées, ses marchés où les langues et les odeurs

se mêlent en un poème baroque et vivant. Mon goût prononcé pour l'histoire y est comblé à chaque pas : ici, les strates du temps sont visibles à l'œil nu, du comptoir portugais aux empreintes hollandaises, de la domination britannique à l'indépendance malaise, chaque époque ayant laissé ses cicatrices et ses ornements dans le tissu urbain. Et puis il y a cet attachement presque sentimental, difficile à rationaliser, que j'éprouve envers cette cité si singulière, cette impression troublante de retrouver à chaque retour quelque chose qui ressemble à une familiarité, à une connivence secrète entre la ville et moi.

Ces émotions expliquent sans doute cette fièvre du voyageur qui ne me quitte pas. L'effervescence intellectuelle qui accompagne chacun de mes périple, cette agitation fertile, ce désir de comprendre, de relier, de ressentir, se tourne tout naturellement vers la Malaisie lorsqu'il s'agit de mes terres de prédilection. Car ce pays est d'une complexité magnifique. Il

réunit en lui tous les ingrédients qui font vibrer l'explorateur accompli : la diversité des paysages, de la jungle primaire aux gratte-ciel vertigineux, des plages immaculées aux highlands brumeuses ; la richesse des cultures, malaise, chinoise, indienne, peranakan, tissées ensemble dans une coexistence à la fois harmonieuse et tendue, toujours fascinante ; et cette profusion d'histoires croisées, d'influences accumulées, de mémoires superposées qui font de chaque coin de rue un carrefour entre les mondes.

L'Asie s'y déploie dans toute sa densité. Le pays respire la modernité, ses autoroutes, ses centres commerciaux tentaculaires, ses métropoles connectées, mais cohabite paradoxalement avec des comportements et des traditions parmi les plus archaïques, préservés avec une conviction tranquille, comme si le progrès n'était qu'un vêtement porté par-dessus une identité bien plus ancienne. Cette tension, loin d'être un paradoxe inconfortable, est précisément ce qui rend la Malaisie si vivante, si imprévisible, si humaine. La dimension spirituelle innerve chaque strate de cette société pluriethnique, du muezzin qui ponctue les heures à la fumée d'encens qui s'échappe des temples taoïstes, des processions hindoues flamboyantes aux silences contemplatifs des mosquées, lui conférant une profondeur rare, celle des pays qui n'ont pas encore sacrifié leur âme sur l'autel de l'uniformisation.

Voir la Malaisie, vivre la Malaisie, la sentir, la lire, l'écouter, la toucher, égrener patiemment le chapelet des plaisirs de cette échappée malaisienne, des saveurs d'un nasi lemak au petit matin à la torpeur parfumée d'un soir de mousson, du brouhaha d'un marché nocturne à la quiétude d'un sanctuaire perdu dans la végétation : tels seront les credo du pèlerin que je suis, toujours en quête de nouveaux horizons, convaincu que la Malaisie n'a pas fini de me surprendre, de m'instruire, et de m'enchanter.